

Le compagnonnage en Suisse

Autor(en): **M., Alex.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **9 (1871)**

Heft 6

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-181275>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'astre aimé de la Paix sur nos Alpes rayonne ;
Ailleurs, il pourra se lever
Quand nous verrons tomber la dernière couronne.
... C'est un espoir, si c'est rêver !
Lausanne, 3 février 1871.

F. OYEX-DELAFONTAINE.

L'arrivée en Suisse d'une partie de l'armée de Bourbaki a été la seule préoccupation du pays depuis une semaine. Il y avait tant de misère à soulager ! Mais aussi comme la charité publique s'est montrée grande et belle ! Pauvres et riches ont fait l'impossible pour adoucir la position de ces malheureux soldats, exténués de fatigue, de faim et de froid. Quel spectacle que celui de nos ambulances ! avec quel dévouement ces dames remplissent leur rôle d'infirmières jusque dans les détails les moins attrayants ! Combien les soldats français qui n'ont eu que trop souvent à souffrir du mauvais vouloir que leur témoignaient leurs propres populations, particulièrement dans les campagnes, n'ont-ils pas trouvé différent l'accueil qui leur était fait partout, dans le plus humble village aussi bien que dans les villes !

Le dévouement de nos populations n'a pas eu sa seule source dans les sympathies que la France malheureuse mérite par la grandeur de son énergie ; il provenait, avant tout, des sentiments de charité chrétienne et d'humanité qui se développent si aisément dans les pays démocratiques, sous le régime de l'initiative individuelle. Un corps d'armée prussien, refoulé sur le territoire suisse comme l'ont été les Français et arrivant dans les mêmes conditions de faim, de froid, de dénûment, aurait rencontré sur son passage les mêmes sentiments charitables et le même dévouement.

Quel contraste entre la conduite de nos populations dans ces tristes circonstances et celle des officiers français ! Voyez-vous passer dans la rue, à côté d'un char à échelles rempli de soldats malades, ce brillant officier en bottes vernies, à la casquette couverte de galons d'or : il n'a pas un regard pour ces malheureux. Il a pu se caser dans une bonne chambre d'hôtel, il a réparé le désordre que le voyage avait apporté dans sa toilette et il trouve insupportable que son dîner se trouve retardé parce que la même cuisine est chargée de préparer des rations pour..... des soldats.

Il n'y avait pas douze heures que Lausanne avait dans ses murs des colonnes d'internés français que la conduite des officiers était jugée par tous comme elle le méritait. Notre conscience républicaine, qui pratique l'égalité sans la crier par dessus les toits, était froissée de tant d'indifférence, de tant de dédains ; nous ne nous attendions guère à trouver l'armée française si aristocratique dans son organisation ; il faudra la transformer bien complètement le jour où elle se mettra au service d'une République qui, abandonnant les traditions monarchiques de la France, voudra prendre au sérieux sa devise :

Liberté, Egalité, Fraternité.

Pourquoi vous occupez-vous si peu de vos sol-

dats ? demandait-on à un officier français. — Ça, ce ne sont pas mes soldats, ce n'est pas mon régiment !

Hein ! quelle solidarité ! et que les misères seraient vite soulagées quand chacun ne s'occuperait que de son régiment ! Combien vite on arriverait à trouver que son régiment se compose de soi et de soi seulement. C'est avec de tels principes que l'on a vu trop longtemps et jusqu'à ces derniers jours chaque département ne songer à la défense nationale que lorsqu'il était particulièrement menacé. Beau résultat, ma foi, de toutes les grandeurs et de toutes les gloires que l'Empire procurait si généreusement à la France.

Cette indifférence dédaigneuse de l'officier pour le soldat se retrouve dans les relations des divers corps de troupes entr'eux. Le gendarme dédaigne le petit troupiier qui, lui, se trouve bien grand à côté de ces pauvres *moblots* ! Quelle force véritable voulez-vous demander à une armée dont tous les membres n'ont aucun lien d'affection, aucun intérêt commun ?

Nous voudrions pouvoir, en terminant, signaler la conduite noble et désintéressée des médecins français et montrer comment ils se sont appliqués, dans la mesure de leurs forces, à soigner leurs malades. Mais vous tous qui êtes entrés dans nos casernes et dans nos temples, combien y avez-vous vu de chirurgiens français ? Si je ne savais que deux ou trois d'entr'eux cherchent, dans nos ambulances isolées, à racheter par leur activité et leur bonne volonté l'indifférence de leurs nombreux collègues, je pourrais croire qu'il n'en est entré aucun en Suisse.

Il faut que MM. les officiers sachent bien que les soins empressés que nous accordons à leurs soldats et qu'ils constatent parfois avec un sourire de pitié, ont pris, pour beaucoup de nos concitoyens, le caractère d'une protestation contre l'abandon complet dont le soldat français est l'objet de la part de ses chefs.

Nous réservons, cela va sans dire, quelques honorables mais trop rares exceptions. S. C.

Le compagnonnage en Suisse.

Le compagnonnage, sur lequel le *Conteur vaudois* vient de donner d'intéressants détails, varie suivant les contrées ; il est organisé différemment en Allemagne qu'en France, et il ne paraît pas avoir reçu un grand développement dans les autres pays. Le compagnonnage paraît dater de la construction de la cathédrale de Strasbourg ; c'est la franc-maçonnerie des prolétaires et des corps de métiers, comme plus tard l'illuminisme puis le carbonarisme, en Russie, en Italie et ailleurs furent la franc-maçonnerie de la démocratie militante dès le milieu du siècle passé.

La Suisse, avec ses deux nationalités : romande à l'ouest, allemannique à l'est, s'est partagée entre les deux races dont elles dérivent. Dans notre Suisse française le compagnonnage n'existait pas, mais la plupart de ses ouvriers faisaient autrefois le beau tour de France et entraient dans une des coterie rivales qui se partageaient cette puissante association. Qui n'a pas lu le touchant épisode de *Vaudois*

la sagesse, du beau roman du Compagnon du tour de France, dans lequel George Sand idéalise si admirablement la vie du jeune ouvrier. « Chaque compagnon, a dit quelque part Emile Souvestre, doit faire son tour de France, et, dans cette instructive pérégrination, se trouvant en contact avec un grand nombre de méthodes nouvelles, il dépouille nécessairement une partie de ses préjugés; il s'inspire dans les grands ateliers d'industrie comme l'artiste dans les galeries de Rome ou de Florence; il s'initie de mille procédés ingénieux; il étudie la manière des maîtres, l'imité et l'égale parfois. Peut-être même n'arrivera-t-on à une vaste éducation industrielle qu'au moyen de ces voyages de travailleurs. Ce sera une belle époque que celle où l'on pourra voir, au lieu de ces tristes groupes de conscrits allant livrer leur chair aux boucheries nationales, de joyeuses bandes d'ouvriers traverser les villages, portant dans un mouchoir noué à leur bâton toute leur fortune, toutes leurs espérances, et répétant gaiement leur chanson de métier. Plus tard les pèlerins travailleurs reviendront, rapportant, au lieu de reliques saintes destinées à guérir les maladies de l'âme et du corps, quelque instruction utile, toute puissante pour guérir la plus terrible de toutes les maladies humaines, la misère!... Ils reviendront en rapportant surtout l'oubli des haines nationales, car le prolétaire étranger aura frappé dans leurs mains, il aura sué et chanté, ri et souffert avec eux... »

Les corps d'état et les maîtrises ont existé jusqu'à ces dernières années dans la Suisse allemande. Ils ont lutté pied à pied contre la marche envahissante de la liberté industrielle, et Bâle a été son dernier boulevard. Dès le XII^e siècle nul ne pouvait s'établir comme maître, s'il n'avait passé par les degrés d'apprenti, de compagnon (ouvrier), fait son tour d'Allemagne, pour se perfectionner dans son état, et s'il n'avait soumis, à l'examen des prud'hommes ou anciens de la tribu (abbaye, Zunft) à laquelle il devait être incorporé, d'après la nature de sa profession, un travail de sa façon et un échantillon de son savoir-faire (chef-d'œuvre, Meisterstück). A Berne, les quatre corps de métiers principaux étaient ceux des bouchers, des boulangers, des maréchaux et des tanneurs. A Zurich, les tribus réclamèrent de bonne heure une part aux affaires publiques.

Les métiers et l'industrie atteignirent un haut degré de développement dans la première moitié du XV^e siècle. La position élevée qu'occupait dans l'Etat beaucoup de marchands et d'artisans montre le cas qu'on faisait alors du commerce et de l'industrie. Pendant qu'un orfèvre représentait Lucerne aux diètes, et qu'un tanneur exerçait à Fribourg une influence considérable, dans la paix comme dans la guerre, un boucher et un pelletier se disputaient la prééminence dans le Conseil de l'Etat bernois, et un marchand de fer tenait dans ses mains toutes-puissantes les destinées de la république zuricoise...

Les temps ont bien changé depuis et, quant aux corporations industrielles elles ont reçu un coup mortel à la révolution française; le compagnonnage,

qui lui a survécu assez longtemps, est sur son déclin; les chemins de fer l'ont plus ou moins aboli; ce qui en reste est absorbé par les Sociétés internationales, qui ont fait miroiter aux yeux des ouvriers de nouvelles perspectives et peut-être, hélas! de décevantes promesses; mais le sort en est jeté, espérons que les classes laborieuses sortiront de ces nouvelles et peut-être bien longues luttes, avec de meilleurs résultats que ceux de la guerre exécrationnelle qui fait la honte de notre époque et le désespoir de populations ruinées et décimées par une politique maudite. Alex. M.

Une partie de jeu.

NOUVELLE

I

De dix-sept ans à vingt-trois, la plupart des jeunes gens ont d'eux-mêmes une très bonne opinion; beaucoup meilleure, je le crois, que lorsqu'ils arrivent dans la vie. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que leur suffisance se manifeste en général sur les sujets qu'ils connaissent le moins. Les parents de tendances religieuses ou austères, — comme l'étaient les miens, — ont l'habitude de tenir la bride serrée à leurs enfants, de sorte que s'il y a en eux quelque exubérance de vie, elle revendique ses droits avec énergie dès qu'une plus grande liberté lui en fournit l'occasion. Un garçon de dix-sept ans, qui n'est jamais sorti seul le soir, et qui se trouve tout à coup maître de lui-même, à cent cinquante lieues de la maison paternelle, se tient infailliblement pour un gentleman d'une grande importance, que son intelligence hors ligne rend parfaitement capable de prendre soin de ses propres affaires.

C'est ce qui m'arriva, et il n'est pas très surprenant que, libre de me conduire comme je l'entendais, moi qui jusqu'alors avais été lié aux cordons du tablier de ma mère, je me sois laissé prendre dans un guépier, — guépier qui, pour le dire en passant, me permit de rendre plus tard un véritable service à de bien chers amis.

Mon père et ma mère habitaient Stork-house, à Clapham, près de Londres; j'étais leur unique enfant et je reçus une éducation soignée à la fois sévère, d'abord de ma mère, puis d'une gouvernante, et plus tard d'un précepteur, car j'étais un objet trop précieux pour être confié à la rude discipline des écoles particulières, et bien moins encore aux durs frottements de la vie de collège.

En dépit de cette éducation solitaire, j'étais fort précoce. Bien que je ne me sois jamais révolté ouvertement, j'avais beaucoup d'entrain, et j'ose dire que je n'étais nullement une poule mouillée. Du reste, tous les goûts virils, que ma mère avait immédiatement réprimés dans mon enfance comme rudes et vulgaires, furent entretenus avec soin, au contraire, par mon précepteur, malgré les obstacles que lui suscitaient les préjugés rigoristes de mes parents, obstacles qui l'empêchèrent pourtant de me donner le bénéfice de plus d'une étude sérieuse et de mainte récréation innocente. Toutefois, dans nos relations en dehors de nos heures de travail, il me faisait part de sa riche expérience d'homme du monde et de parfait gentleman, et ses récits me faisaient soupirer ardemment après le temps où je pourrais en agir à ma guise, loin de la surveillance de papa et de maman. J'avais peu de compagnons de mon âge. Les principaux étaient deux frères, nommés Branston, fils d'un voisin et ami de mon père. Mais la liberté d'action qui leur était accordée élevait bien des barrières entre nous, et le seul résultat positif de nos rapports fut de me donner un désir plus véhément d'apprendre à connaître cette vie délicieuse que leur conversation me dépeignait sous de si vives couleurs. La seule récréation qui me fût permise très libéralement, c'était d'avoir des chevaux; les écuries de Stork-house étaient fort bien